

# Midi Libre

Midi Libre - 29 octobre 2010

## Compétition Une métaphore énigmatique d'Istanbul

**Tayfun Pirselimoglu** est un homme affable, agréable, très sympathique même, mais son cinéma, comment dire... moins. Hanté par la solitude, la désespérance et la pauvreté, d'une rigueur formelle qui confine à la rigidité, le cinéma de cet artiste stanbouliote complet (peintre, écrivain, scénariste, réalisateur, etc.) est âpre, c'est certain, peut-être même difficile. Mais passionnant.

Après *Innowherland* et *Riza* (prix de la critique au Cinémed 2007), Tayfun Pirselimoglu présente cette année en compétition officielle son troisième film, *Saç* ("Cheveux"). L'histoire de Hamdi, un vendeur de perruques rongé par un cancer (ça ne s'invente pas). Un jour, Meryem, une femme délaissée par son mari, lui vend sa longue et belle chevelure. Un sacrifice spectaculaire qui bouleverse Hamdi au point qu'il devient obsédé par cette femme. Il la suit...



Pirselimoglu s'intéresse aux laissés-pour-compte du miracle turc. E. C.

« Je reconnais que, comme peinture de la société turque, c'est assez déprimant, sourit le réalisateur. Mais il faut bien comprendre que mon pays souffre de schizophrénie : Orient et Occident, pauvreté et richesse... La tension sociale y est de plus en plus

forte. L'Istanbul, pauvre, très pauvre, que je filme est, à mes yeux, le vrai Istanbul, celui de la grande majorité de ses habitants. » À l'écran toutefois, pas trace de discours, ni démonstration. Tout passe par l'image (en même temps, c'est un peu ça le cinéma, ça

devrait). Tout est dit avec une économie qui en décuple l'impact. Peu de plans, peu de dialogue, pas de musique et du temps, beaucoup de temps, de la lenteur. « La technologie a modifié notre perception du temps. Tout devrait aller vite (voitures, informations, films...), ça me semble dangereux, explique Tayfun Pirselimoglu. Dans mes films, j'ai envie que l'on sente le temps dans sa vérité, l'ennui, la solitude... Et cela, avec le minimum d'artifices. C'est ma manière d'être honnête avec mon sujet. »

Honnêteté, vérité, les deux mots reviennent très souvent dans la bouche du cinéaste. Il n'empêche, poussée jusqu'au vertige, cette manière de naturalisme gris finit par basculer dans le plus énigmatique des fantastiques. On gardera longtemps ces "Cheveux" dans les yeux. ●

Jérémy BERNÈDE